

Dans le phalanstère de Jack Beng-Thi

Patrick Quillier

Numéro 158, printemps 2020

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/93745ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Les écrits de l'Académie des lettres du Québec

ISSN

1200-7935 (imprimé)

2371-3445 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Quillier, P. (2020). Dans le phalanstère de Jack Beng-Thi. *Les écrits*, (158), 30–41.



DANS LE PHALANSTÈRE
DE JACK BENG-THI

Les formes vibrantes de Jack Beng-Thi
sont les cartographies de la mémoire.

Dans *Blues Habeas Corpus*, par exemple,
il parcourt la forêt qu'il a dressée,
faite des effigies d'un peuple esclave
en noir et blanc, pour y faire jaillir
le pourpre des souffrances infinies.
Muni d'un seau plein de peinture rouge,
il va de croix en croix pour asperger
de ce sang symbolique les figures
torturées, clouées à leurs piloris.
Ce rituel vous saisit gravement
afin de vous guider, convalescent
des souffrances que l'homme inflige à l'homme,
dans le devenir d'une résilience
qui doit toujours recommencer.

Résonne

en vous alors le retentissement
du premier des impératifs éthiques
(« Tu ne tueras point ! ») et puis de la suite
de ceux qui logiquement en découlent.

Un espace-temps ritualisé
donne à vivre en haute communion
cette interdépendance universelle
qui dans une seule et immense vague
enveloppe pour les bercer ensemble
les vivants avec les vivants, avec
les morts : expérience du fonds commun ;
confrontation avec les injustices ;
dans la rumeur tourbillonnante des
criquets de tous les esprits aux fissures
qu'on entend craquer dans l'os des murailles
de toutes les Jéricho de ce monde
infiniment bouleversé, la haute
exigence de la révolte.

Ainsi,

car tel est le nécessaire exorcisme,
les noces barbares dont est issu

le sel de la terre se scellent-elles :
après l'incendie, la déflagration,
l'illumination, dans le temps hirsute
et dru de la communion (si loin
du temps zappé des « communications »),
survient le temps des échos intérieurs,
des braises dans l'esprit, du clair-obscur
où les méditations aiment germer,
temps fluide, lent (ô crinières peignées
avec douceur aux haltes des relais,
ô crinières de ces chevaux du temps
chantés par Supervielle), temps mental
d'une compréhension dans et par le
sensible, au plus loin des chronologies
d'usage.

Gratitude à Jack Beng-Thi
qui a agencé les dispositifs
d'un dialogue subtil entre l'œuvre et
soi, un soi disjoint du moi et versé
dans l'ondulation des orbes du nous.

Gratitude à Jack Beng-Thi, qui appelle
à allumer toutes les facultés
de l'âme, et pas seulement celles de
l'intelligence rationnelle.

Il place
une autre fois, il faut le dire ici,
le tout petit cadavre de l'oiseau
qui servait d'alerte pour les mineurs
redoutant le grisou, sur un désert
de houille hirsute qu'il jette devant
vos yeux ébahis comme un dur chaos.
Et là encore, en renouant les liens
qui de proche en proche et de l'un à l'autre
assemblent les lointains des azimuts,
et le haut et le bas, chacun selon
sa singularité et sa manière,
il est, nouvel Ulysse, un homérique
chamane évoquant, invoquant les morts.
Une nouvelle fois la résonance
fait vibrer la durée où nous vivons
au filigrane du spectre sonore
émanant du diapason initial.

Une autre fois, il fabrique des livres
de la dimension des anciens atlas,
dont la couverture et le contenu
sont des installations et des sculptures
par quoi il rend hommage à des poètes.
Ce travail-là, dont on se sent très proche
(à chacun sa façon de sculpter l'autre),
on en prendra ici un seul exemple,
puisque'il est en cours lorsque nous parlons :

un poème de son compatriote
Boris Gamaleya, pris dans le livre
La Mer et la Mémoire, écrit sur un
papier étanche à l'encre indélébile,
flotte dans l'eau osmosée d'une bulle ;
il se découvre à vous quand vous ouvrez
le livre et quand vous faites onduler
cette eau précieuse afin que le papier
remonte et offre la beauté de sa
bonne parole à vos yeux éblouis.

Peut-être tout grand livre a-t-il en lui
une bulle d'eau osmosée qui vibre,
ondule, se fait houle, embruns, écume,
sous la poussée de cette seule vague
qui depuis Sumer, Akkad, Jéricho,
Stonehenge, Troie, Bâmiyân, Lascaux,
nous baigne, nous bouscule, nous élève,
elle qui envahit, haute marée,
l'atelier-phalanstère de Beng-Thi.

Patrick Quillier poète, traducteur notamment de Fernando Pessoa, est professeur
à l'Université de Nice. Il considère l'écoute comme l'activité majeure de l'humanité.

Son dernier titre, *Voix éclatées (de 14 à 18)*, Éditions Fédérop (2018),
a remporté le prix Kowalski de poésie de la Ville de Lyon.















